

L'album multicolore

(extrait)

Montréal, Hélotrope, 2014, 11-17.

.....
Louise Dupré a publié une vingtaine de titres, qui lui ont mérité de nombreux prix et distinctions. Parmi ses derniers livres, notons les recueils de poésie *Plus haut que les flammes* (2010) et *La main hantée* (2016), parus aux Éditions du Noroît, ainsi que le récit *L'album multicolore* (2014), publié chez Hélotrope. Le texte théâtral *Tout comme elle* (Québec Amérique, 2006) avait été mis en scène par Brigitte Haentjens en 2006. Plusieurs de ses livres ont été traduits. Elle est professeure associée au département d'Études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Elle est également membre de l'Académie des lettres du Québec et de la Société royale du Canada. En 2014, elle a reçu l'Ordre du Canada « pour son apport à la littérature québécoise en tant que poète, romancière, dramaturge, essayiste et professeure ».

.....
Abstract

Chapter 1 of the book *L'Album multicolore* published by Éditions Hélotrope in 2014.

.....
Résumé

Chapitre 1 de l'ouvrage *L'Album multicolore* paru aux Éditions Hélotrope en 2014.

Chapitre 1

Je la regarde dans son lit, blanche, aussi blanche que le drap. Elle vient de mourir, ma mère, et je ne le crois pas. À côté de moi, l'infirmier, incrédule lui aussi. Il y a une heure à peine, il m'a parlé d'un protocole qui s'imposerait bientôt, durant la phase de détresse respiratoire. *Détresse*, j'ai reçu le mot comme un coup de poing. *Détresse*. Au fond de son sommeil, peut-être a-t-elle entendu, peut-être a-t-elle décidé de nous quitter avant. Je suis soulagée, c'est le sentiment que j'éprouve devant ma mère, le visage apaisé, encore tiède, comme si elle était plongée dans un rêve heureux.

Durant la soirée, la douleur s'était jetée sur elle telle une bête, elle s'était mise à lui dévorer les viscères. J'avais demandé à l'infirmière d'appeler le médecin. Il avait consenti à augmenter la dose de morphine, on ne laisse pas une femme de quatre-vingt-dix-sept ans mourir dans la souffrance. Elle avait fini par s'assoupir. Debout à son chevet, j'ai pleuré sur elle, pleuré sur les milliards d'être vivants, humains de toutes les races, animaux de toutes les espèces qui, depuis que le monde est monde, sont morts au bout de la douleur. Qui est ce Dieu qu'on suppose infiniment bon et aimable ?

Je caresse le visage de ma mère. Il faut parler aux personnes qui viennent de mourir, ai-je entendu dire. La conscience n'est pas comme le cœur qui tout à coup s'arrête, elle s'efface doucement. Cette croyance a-t-elle des fondements ? Je l'ignore, mais je parle à ma mère, je lui dis que je l'aime, c'est plus facile pour moi que quand elle était vivante, elle n'a jamais apprécié les grandes effusions. Sauf ces dernières semaines. Elle arrivait plus mal à se contenir, elle souriait lorsque je la serrais dans mes bras, elle se laissait border le soir, au moment du coucher.

J'attends mes deux frères, ils ne devraient pas tarder. Il y a quelques minutes, je les ai réveillés. Je n'ai pas eu à leur donner d'explications, la sonnerie du téléphone a suffi. L'infirmier me demande s'il doit replacer ma mère dans le lit. Non, pas de mise en scène. Qu'elle conserve sa position, que mes frères la voient telle que

je l'ai vue. Il sort et la chambre retourne à son silence. Je peux enfin penser à ma mère, je peux penser à sa mort. Longtemps j'ai imaginé un scénario théâtral. Elle me regarde, je lui tiens la main, c'est dans une conscience absolue qu'elle pousse son dernier soupir. Je n'aurais jamais cru que la mort puisse être d'une telle banalité. On reçoit une injection de morphine et on s'endort, comme après une rude journée.

Après, qui est-on ? Une âme, un fantôme, un corps dépossédé, une ombre, un portrait qui se brouille peu à peu, un souvenir, un nom inscrit sur une pierre tombale ? Je ne peux détacher mes yeux du visage maintenant sans rides de ma mère. Les traces du temps vivant se sont effacées. À la faveur de la nuit glaciale, je me laisse glisser avec elle dans un temps parfaitement lisse. Statufié.

Je veille ma mère morte, suis-je la seule à veiller ici ? Tout à l'heure, au moment de la morphine, en remontant le corridor noir jusqu'au poste de garde, j'ai aperçu une jeune femme par une porte entrouverte, elle écrivait dans son lit. On pouvait donc écrire ici, dans le silence lourd de ce département postopératoire. J'ai apporté cette image avec moi, comme si elle pouvait me donner du courage.

L'étape du courage est maintenant terminée. Ne plus voir ma mère souffrir comme elle a souffert dans la soirée, c'est la seule réalité qui me fait accepter sa mort, c'est ma consolation. À la fin de l'après-midi, le médecin avait prédit une péritonite, voilà sans doute ce qui est arrivé. Mais nous n'en aurons pas l'assurance, il n'y aura pas d'autopsie. Son corps se décomposera en paix, au cimetière, près de celui de mon père. Toute notre enfance sous une même pierre tombale.

Je pense à nous, les enfants de ma mère, comme à un bloc indivisible. *Les enfants*, avait-elle l'habitude de dire, même quand nous sommes devenus grands, en nous réunissant tous les trois dans une même image. Elle nous a aimés d'un amour de femme qui avait ardemment désiré des enfants. Et nous avons passionnément aimé notre mère, c'est ce qui importe dans la lumière blafarde de notre dernière intimité. Les irritations, les malentendus, les petites colères, les impatiences que j'ai pu avoir à son égard, au fil des ans, ont disparu, comme les rides de son visage. C'est une mère parfaite qui refroidit peu à peu dans le lit blanc.

Je voudrais que mes frères n'arrivent pas, je voudrais qu'on ne vienne pas chercher ma mère. Rester

seule près d'elle pour l'éternité. Je ne pleure plus, je suis dans la stupeur. Ce n'est pas l'absence, ma mère est là, bien présente dans cette mort que j'ai appelée toute la soirée. L'absence, elle s'installera peu à peu, sournoisement, quand le corps de ma mère me sera enlevé. Je m'y attends. Depuis novembre, je m'y prépare pour éviter le pire. La maladie, par exemple. Tant de femmes tombent malades après la mort de leur mère. Mon corps sera-t-il capable d'absorber le deuil ?

Un grincement tout à coup, on pousse la porte. Mes frères, la pièce reprend vie. Nous sommes ensemble, de nouveau, comme il y a cinquante ans, ma mère au milieu de nous. Peut-être nous entend-elle, peut-être nos voix lui arrivent-elles de très loin, dans un brouillard. Nous la veillerons jusqu'à ce qu'on vienne nous la prendre. Il faut laisser les cadavres dans la chambre deux heures après le constat de décès, la loi l'impose. Au cas où ils ne seraient pas vraiment morts ? Au cas où ils ressusciteraient ? Le médecin n'est pas encore passé. Tant mieux, nous aurons notre mère à nous jusqu'à l'aube.

Pas un bruit sur l'étage, les patients semblent tous dormir, nous parlons d'elle à voix basse, nous nous rappelons des souvenirs. Puis nous en venons à discuter des funérailles, faut-il opter pour un service religieux ou une cérémonie laïque, voulait-elle être enterrée ? Incinérée ? Ses dernières volontés, nous ne les connaissons pas. Durant les longues journées que j'avais passées avec elle les semaines précédentes, j'avais essayé de savoir. Je n'avais rien appris, mes propos étaient sans doute restés trop vagues, mais est-ce qu'on peut poser des questions directes à quelqu'un qui déjà n'est plus qu'une ombre ? Pas moi, pas moi à cette mère-là.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle affirmait en prenant son thé, *Dans moins de trois ans, je serai centenaire*. Et je hochais la tête, j'essayais de le croire moi aussi. Mais bien vite ma foi laissait place à l'inquiétude. Depuis l'été, elle déclinait rapidement, comment serait-elle dans quelques mois ? Vivrait-elle jusqu'à plus de cent ans, comme ces mortes-vivantes à la une des journaux ?

Mes frères semblent soulagés eux aussi. Désirer que la mort vienne est parfois un acte d'amour. Nous racontons des anecdotes de l'époque lointaine où elle était notre mère toute-puissante, puis nous nous approchons à tour de rôle du lit, nous la caressons, nous l'embrassons. Nous sommes redevenus sa nichée, ses oisillons attendant la becquée quotidienne. Pas pour longtemps.

Le médecin vient nous arracher à notre enfance, il nous demande de sortir, il veut procéder au constat de décès.

Notre mère est bel et bien morte, le médecin confirme ce que nous savons. Il remet son alliance à l'un de mes frères, qui me la tend. Je la glisse à mon doigt et je serre le poing. L'impression qu'une autre vie vient de pénétrer dans mes veines. Je me sens prête à affronter seule la réalité. Pour la première fois, j'entrevois ma propre mort dans un lit d'hôpital par une nuit glaciale de décembre. Mais aucun vertige chez moi, aucune tristesse. Je demande simplement de la force, la force nécessaire pour faire face à la cassure du temps.